

Jeanne Sialelli

DÉPART POUR
L'ailleurs

Jeanne Sialelli

Départ pour l'ailleurs

© Jeanne Sialelli, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0327-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille bien sûr...

Ma mère, mon père que nous avons accompagnés

Jusqu'à leur départ pour l'Ailleurs

Puissent-ils nous y attendre sereinement.

Et à toutes ces femmes cabossées par la vie

Qui tiennent le coup, montent la garde et

Rêvent encore...

Où l'on n'y comprend rien....
Avancer, il n'y a pas d'autres alternatives

Ça y est, c'est fait, elle vient de tuer sa mère.

Ça ne se fait pas, ce n'est pas bien, elle ne lui avait pas appris à faire ça et pourtant c'est fait ; ça lui a échappé, complètement échappé. Ce n'est pas elle, non, dites que ce n'est pas elle ...

Un moment d'inattention ? Pas du tout ! un coup de pouce du destin ? qui sait ?

Ce n'est pas de sa faute, il faut le dire que ce n'est pas de sa faute.

Le matelot Miles était là. Avait-il bu car les marins boivent, c'est bien connu. À peine débarqués, ils perdent leurs repères en perdant l'infini et se noient dans l'alcool pour retrouver le roulis, le tangage qui les rassurent.

Il était là, dans le couloir, sur le quai.

Fin de journée, l'ombre partout.

Elle l'a vu arriver de loin. Il tanguait, il chaloupait, il ne tenait pas sur ses jambes.

Alors c'est elle qui s'est approchée. Elle avait laissé la mère. Il ne pouvait rien lui arriver et elle était allée à lui.

Pauvre marin, silhouette au loin.

Elle eut une pensée, une pensée fugace : où donc était passée l'aide-soignante ?

Elle l'a chassée.

Elle ne voulait qu'une chose à ce moment-là, l'aider à retrouver son chemin, qu'il rejoigne les autres, ceux qui faisaient la fête, en bas.

On leur avait mis à tous des bérets à pompon rouge. On dit que ça porte bonheur.

On entendait des bribes de musique, des rires, quelques cris sourds, brefs.

Étaient-ils tous saouls ?

Le couloir était mal éclairé, lumière blafarde, une ampoule de secours, halo de lumière jaunasse. Pour compléter le tableau, il ne manquait que des pavés inégaux, de la brume, l'océan, des vagues et des clapotis bien sûr mais ce n'est pas important.

Il était là, il se rapprochait d'elle, il tanguait, il n'était qu'une silhouette titubante. Il disait des mots qu'elle ne comprenait pas mais cela non plus ce n'était pas important.

Il parlait de femmes, d'une femme, Charlotte.

Dans quel port l'avait-il perdue ? Où l'avait-il connue ? Qui était-elle ? Une pute de Saïgon ou une petite Anglaise perverse ? Dans quel pays, à quelle escale ? Charlotte, Charlotte... l'avait-il aimée, tellement aimée passionnément aimée ou bien lui avait-elle brisé le cœur ? L'attendait-elle, là-bas, ailleurs ?

Tout était fini, bateau au port dans cet espace au milieu de nulle part.

Il savait que jamais plus il ne la reverrait.

— Charlotte, je vais le tuer.

Enfin quatre mots de suite, quatre mots qu'il bégaye : je vais le tuer. Il les répète une fois, deux fois, je vais le tuer, je vais le tuer, puis les mots s'amenuisent, je vais le tuer, j'vais le tuer, vaistuer, aistuer, ...tuer... c'est fini...

Il vacille, il chancelle, il ouvre la bouche, bouge les lèvres, ne dit plus les mots qui résonnent encore dans son oreille et qu'elle entend. Il avance encore, tremble et semble perdu.

Elle l'a reconnu alors ; elle lui a dit :

— Monsieur Miles, que faites-vous là ? Il faut rejoindre les autres.

Il l'a regardée, a baissé les yeux ; épuisé, il s'est appuyé contre le mur comme l'aurait fait un marin contre un réverbère. Oui, il était juste là, dans la lumière qui tombait du ciel, alors que tout était si sombre ailleurs ; il l'a regardée encore, elle était debout devant lui, maintenant silencieuse.

Plus rien n'existait.

Il lui a tendu quelque chose.

Elle n'a pas bien vu ce que c'était, a deviné un sac en plastique à moitié plein ; de quoi ? Elle ne le savait pas. Elle s'est un peu reculée.

— Non, non, je ne veux rien, ne me donnez rien, je n'en veux pas, repartez Monsieur Miles ; repartez d'où vous venez.

Ces mots, elle ne les a pas prononcés, elle est restée là en face de lui, sans parler.

Il bougeait à peine, vacillant d'un pied sur l'autre, il la regardait. Puis à nouveau, il lui a tendu le sac.

Que pouvait-elle faire d'autre ? Elle l'a pris.

Il a ouvert et refermé la bouche plusieurs fois, ce n'était plus des mots mais des sons, comme des sanglots ; il ne la regardait pas ou plutôt il ne la regardait plus ; où était-il maintenant ? Le temps pour lui n'existait plus.

Un bruit au loin, une note de musique, un rire de femme, il s'est retourné et est reparti s'appuyant contre le mur.

Elle est restée au milieu du couloir, le sac à la main, dépositaire du mortel trésor, clé vers l'Ailleurs.

Elle est revenue auprès de sa mère ; elle n'avait pas bougé ; inerte, éteinte.

Comme une automate, elle a vidé le sac en plastique sur la table ; c'était un mélange curieux de comprimés et de gélules de toutes les couleurs, collés les uns aux autres. Elle a tout écrasé, geste automatique, mécanique, hors du temps, hors de sa conscience. Elle a versé la poudre dans le verre ; elle a rajouté un peu d'eau. Elle s'est approchée de sa mère et doucement, tendrement, goutte après goutte elle lui a fait boire le contenu, l'entier contenu.

Ça s'est fait comme ça, tout simplement. Un jour comme les autres, ce jour-là.

Ça, c'est la fin de l'histoire.

Mais, comment en est-on arrivé là ?

Avril

Jeanne la narratrice

Commençons par le commencement... Il était une fois une famille.

Était-elle heureuse ? Là n'est pas la question.

C'est ce qu'ils vont faire qui est notre sujet.

Tout commence un 15 avril.

Nous avons mis maman dans une maison de retraite aujourd'hui.

Claire, ma sœur, fait tout pour montrer son efficacité. Elle s'affaire, bouge beaucoup, brasse du vent et se lamente.

Quand le moment a été venu, quand maman est tombée, s'est cassé le col du fémur, quand elle est devenue au fil du temps complètement dépendante de nous et quand, enfin, toutes les personnes que nous avions engagées pour la maintenir chez elle, dans son appartement, nous ont dit que la charge était trop lourde, que faire ? La prendre chez nous ?

Claire alors m'avait regardée avec des yeux de chien battu, larmes aux yeux et bras tombants « Comprends moi, Jeanne. C'est impossible. La maison est grande mais tu sais bien que François et maman ne se sont jamais entendus, ça va être l'enfer pour nous tous ». Je n'étais guère mieux lotie. Appartement trop petit, vraiment trop petit

Il est apparu que nous ne pouvions vraiment pas faire autrement que de mettre maman dans un EPAD.

La décision prise, Claire, là, a retrouvé toute son énergie et a assuré ; en deux temps trois mouvements, la solution était trouvée. Elle a passé deux coups de fil, pas un de plus et c'était fait, nous avions une place pour maman à la résidence

des Oliviers. Explication : François, le mari de Claire, est architecte (la corrélation n'est pas encore évidente mais vous comprendrez vite), clin d'œil du destin, il y a une dizaine d'années, François a conçu les plans de l'extension de la maison de retraite vieillotte et tristounette de notre petite ville. Il a repensé l'ensemble en y ajoutant une aile, l'aile gauche, et l'ensemble, il faut le reconnaître, a été vraiment réussi. Supervisant les travaux, des liens forts s'étaient créés avec le Directeur de la maison de retraite, directeur qui aujourd'hui en est encore administrateur. Cela aide, aide beaucoup ! Rendons à César ce qui est à César, c'est donc grâce à lui que nous avons trouvé ce lieu idyllique : la résidence des Oliviers.

Le plus dur restait à faire. Quand et comment le dire à maman ? Là aussi le destin nous a aidées. Court-circuit, des étincelles en feu d'artifice, puis le noir absolu, partout ; dans tout son appartement ; plus d'électricité, les disjoncteurs s'en donnaient à cœur joie et cerise sur le gâteau une odeur de brûlé s'est répandue dans le couloir, l'horreur. L'homme de l'art appelé en urgence nous a achevées.

— L'installation est vétuste, tout a besoin d'être remis aux normes ; je ne prends pas la responsabilité d'une réparation de fortune. C'est tout l'ensemble, absolument tout qu'il faut revoir.

François consulté, toujours lui, est arrivé aux mêmes conclusions. Alors nous avons joué avec les faits, triché un peu avec la vérité, menti sous couvert de bonne conscience et ... :

— Maman, les travaux sont trop importants, ils vont prendre beaucoup de temps ; les beaux jours reviennent, profitons-en, tu vas aller dans une résidence où tu seras très bien.

Elle n'a rien dit, rien répondu. Son regard s'est perdu là-bas au loin, par la fenêtre. Au-delà des toits.

La chose était dite. Maintenant tout était affaire d'organisation, de logistique.

Comment lui aménager son nouveau logis avec les meubles autorisés sans qu'elle se rende compte qu'elle quitte définitivement son appartement, son quartier dans lesquels elle était depuis si longtemps ?

Comment se séparer de la ronde des dames qui l'entouraient de leurs soins ? Nous avons fait au mieux, chaque problème a trouvé sa solution.